

COMPTES-RENDUS D'OUVRAGES SUR LES RELATIONS VILLES-CAMPAGNES

par Nicole LACROIX

AKINOLA R.A. : "The Iba region", in Nigerian Geographical Journal
(Ibadan), vol. 6, n° 2, pp. 102-115

IDENTIFICATION DU TRAVAIL : cet article est consacré à l'analyse des relations de la ville d'Ibadan avec la région qui l'entoure. Ces relations découlent, avant tout, des services que la ville offre à sa région agricole.

L'APPROVISIONNEMENT DE LA VILLE EN PRODUITS VIVRIERS : Ibadan dépend des districts environnants pour une partie de son alimentation et de son combustible.

LA VILLE, CENTRE DE SERVICES :

LES SERVICES ADMINISTRATIFS : 1°, Ibadan est le centre administratif de trois régions hiérarchisées : par ordre décroissant d'importance, la Western Region, l'Ibadan Divisional Council, le City Council. 2°, Ibadan est le centre régional des Chemins de Fer, des P et T, de la radio et des services scientifiques. 3°, c'est aussi le siège de banques d'affaires et de compagnies d'assurances.

LES SERVICES SOCIAUX : Ibadan possède :

1° des écoles, des collèges, des bibliothèques
2° 3 hôpitaux d'Etat, 9 centres de soins privés, 8 dispensaires, 1 centre pour la chirurgie thoracique et la tuberculose, 1 hôpital universitaire.
3° 4 cinémas, de nombreux dancings, des clubs religieux, sportifs et divers. De ce point de vue la zone d'influence de la ville déborde la zone d'influence culturelle traditionnelle.

LA VILLE, CENTRE COMMERCIAL :

Ibadan est le centre commercial le plus important de la Western Nigeria ce qui s'explique par sa position centrale et la demande croissante en produits alimentaires dans cette région.

Des commerçants habitant en ville même, visitent régulièrement les

marchés ruraux, pour y échanger des produits industrialisés et alimentaires d'autres régions contre des produits locaux.

Il y a 50 marchés ruraux. Tous sont importants, parce que unique occasion pour les ruraux qui les fréquentent, d'acheter et de vendre. 33 ont lieu tous les 4 jours, 13 tous les 8 jours. Ils ont une quadruple fonction :

- échange de produits alimentaires,
- vente de produits agricoles à industrialiser
- achat de produits industrialisés
- contacts sociaux et culturels

Pour le commerce de gros, Ibadan rivalise avec certains centres urbains : elle reçoit des clients d'Ilesha, Oshogbo et Oyo. Par contre, elle se voit concurrencée par Sapele, qui est un port important, dans les directions de l'est et du sud-est, et par Ilorin, qui reçoit aussi des marchandises de Lagos, directement par voie ferrée, pour la région au nord d'Ogbomoshu.

Ibadan est spécialisée :

- dans l'exportation de produits en plastic à destination d'autres pays d'Afrique, de conserves de fruits à destination de l'Europe, et de tabacs.
- dans l'achat de produits alimentaires. En effet, la population active est absorbée, en grande partie, par la culture du cacao, et par les services.

LA VILLE, ORGANISATRICE DE LA VIE REGIONALE :

DEFINITION : L'étude d'une ville ne peut être limitée à l'espace occupé par la ville elle-même, mais doit couvrir le "champ urbain" (urban field, expression proposée par Smailes), c'est à dire l'espace qui est "servi" par la ville et qui lui est étroitement lié. L'expression et le concept du champ urbain sont à rapprocher de ceux de "région urbaine" (city region). Selon Dickinson la région est un espace homogène ; cette homogénéité est fondée sur une caractéristique simple ou complexe. La région urbaine peut encore être appelée "sphère générale d'influence de la ville".

SPHERE D'INFLUENCE D'IBADAN : pour mesurer l'influence d'Ibadan, il vaut mieux utiliser le concept de région défini par Vidal de la Blache. Pour lui, la région s'explique par l'histoire, la culture et l'attraction exercée par une ville-centre qui est appelée capitale-régionale.

La plupart des villages aux environs d'Ibadan ont été fondés entre 1875 et 1900. Les chasseurs y sont d'abord venus : les défricheurs ont suivi ; ils ont édifié des maisons semi-permanentes jusqu'à une certaine distance de la ville. Après la Pax Britannica (1893), les villages se sont agrandis, et l'espace intermédiaire s'est ponctué de hameaux ; ceux-ci n'avaient d'ailleurs pas de vie autonome, ils ne faisaient que doubler les conditions urbaines. Le caractère rudimentaire, du droit foncier et des techniques agricoles ont entraîné l'épuisement des sols, particulièrement dans un rayon de 8 km autour de la ville. De nouveaux villages se sont installés plus loin. A la fin du XIXe siècle, les habitants d'Ibadan sont allés jusqu'à 16 km de la ville pour cultiver. La demande de produits à industrialiser (cacao, palme, coton) a contribué, à son tour, à l'extension de la colonisation agricole. La propriété foncière individuelle. Tel est le processus de croissance de 3000 villages autour d'Ibadan, ces 80 dernières années.

En 1952, 20 % de la population urbaine, soit 97.000 personnes, travaillaient dans l'agriculture. La majeure partie des agriculteurs passent 5 jours dans leur exploitation, et le week-end en ville.

Fondée sur le développement de l'agriculture, la "sphère d'influence" d'Ibadan coïncide donc avec les Ibadan Rural Areas. Dans un rayon de 40 km, les habitants se considèrent aussi bien de la ville que de la campagne pour leur appartenance administrative, électorale, de recensement.

Les villages restent de véritables satellites d'Ibadan du point de vue culturel. Par exemple, on vit et on naît au village, mais on est enterré en ville ! Ibadan est le siège des dieux traditionnels, mais aussi un centre pour les chrétiens et pour les musulmans. Les "baptêmes" et les mariages sont quelquefois célébrés en ville.

DELIMITATION DE LA REGION D'IBADAN : Ibadan est un centre culturel, administratif et commercial. L'auteur en définit l'aire d'attraction d'est en ouest, d'Asijeres à Abemo, sur 55 km, et du nord au sud, d'Iroko à Mamu sur 70 km. En dehors de ces limites, Oyo, (72.000 hab. en 1952) à 55 km au nord, Iyo (100.000 hab.) au nord-est, Ijebu-ode au Sud, Shagamu au sud-ouest, Abeokuta à l'ouest, Erowa au nord-ouest offrent les mêmes services qu'Ibadan et lui retirent une clientèle possible plus lointaine. La région d'Ibadan délimitée ainsi, est la plus fonctionnelle des régions plus ou moins emboîtées et hiérarchisées, (du City Council à la Western Region), commandées par cette métropole. Elle est caractérisée par la culture du cacao qui a été développée et qui est toujours menée par les citoyens d'IBADAN.

ELKAN Walter : "Migrants and proletarians - Urban labour in the economic development of Uganda".

Londres, 1960, Oxford University Press, published on behalf of the East African Institute of Social Research, 140 p., tableaux, 1 carte, bibliogr., index.

IDENTIFICATION DU TRAVAIL : cette étude a été faite par W. ELKAN, économiste, à l'East African Institute of Social Research de Kampala (Uganda). Le Problème était le suivant : en Uganda les villes croissent et l'industrie se développe. Mais les ouvriers ne forment pas une classe sociale bien caractérisée. Les travailleurs changent souvent d'emploi ou séjournent alternativement en ville et à la campagne. La condition ouvrière, faiblesse des salaires essentiellement, et l'existence de ressources agricoles complémentaires expliquent l'instabilité des ouvriers. L'auteur analyse de façon détaillée les conditions de travail en ville. On en retiendra surtout la persistance du travail temporaire en ville, ses causes et ses conséquences.

DOCUMENTATION ET METHODE : 1° - Visite d'établissements industriels et discussions menées avec une partie du personnel ou la totalité des ouvriers, suivant les cas. Lorsque l'auteur disposait d'un simple interprète, son questionnaire était précis ; lorsqu'il utilisait les

services d'un enquêteur entraîné, son questionnaire était souple. 500 personnes ont été interviewées d'une façon ou de l'autre. 2° - documents consultés : statistiques de salaires, compte-rendus de réunions de comités d'entreprise, dossiers du Protectorate's Labour Department.

CARACTERISTIQUES GENERALES DU TRAVAIL SALARIE : 1° - il y a en Uganda 11.000 Européens occupant des emplois de fonctionnaires, temporaires, et 70.000 Asiaticques dominant les affaires et le commerce. La population africaine est de et les salariés africains recensés sont au nombre de 300.000 :

- 100.000 travaillent pour le gouvernement
- 50.000 dans l'agriculture,
- 150.000 dans l'industrie, dont 30.000 dans l'industrie de transformation
20.000 dans la construction privée
15.000 dans les usines d'égrenage du coton, fonctionnant saisonnièrement
5.000 dans les mines.

2° - Les salariés africains sont instables et très peu qualifiés. D'après une enquête récente à Kampala, moins de 20 % des travailleurs non spécialisés s'y trouvaient depuis 5 ans ou plus.

3° - il y a trois types d'ouvriers salariés :

- les jeunes migrants qui ne font qu'un séjour en ville
- les migrants qui séjournent alternativement en ville et à la campagne
- les migrants qui s'installent définitivement en ville.

4° - la plupart des travailleurs urbains sont instables. En effet, ils n'ont aucun intérêt à garder un emploi très mal rémunéré, et ils peuvent toujours compter sur l'agriculture familiale, pratiquée dans leur région d'origine.

DEMANDE DE TRAVAIL : dans les pays en cours de développement, les salariés du secteur public sont très nombreux ; effectivement, le Gouvernement du Protectorat et les Autorités Locales de l'Uganda emploient 28 % des salariés.

KAMPALA - Nombre d'entreprises suivant l'importance de leur main d'oeuvre africaine :

nombre d'employés africains	industrie privée	secteur public
moins de 50	868 entreprises	63 entreprises
51-200	60 "	20 "
201-500	13 "	5 "
501-1000	9 "	5 "
plus de 1000	- "	3 "

OFFRE DE TRAVAIL NON SPECIALISE : 1° elle est réduite pour deux raisons.

D'une part, le travail salarié urbain n'est pas considéré comme un mode de vie en soi, mais comme moyen d'améliorer le niveau de vie en milieu rural. D'autre part, les cultures commerciales, récemment introduites dans certaines régions, absorbent pratiquement toute la main d'oeuvre de ces régions.

2° - l'ethnie ganda donne à Kampala des travailleurs plus stables, donc mieux rémunérés.

Ils louent souvent de petites exploitations agricoles, aux environs de la ville, sur lesquelles ils vivent. Ils jouissent donc de ressources provenant à la fois de l'agriculture et du travail salarié ; elles leur sont nécessaires pour conserver le niveau de vie auquel ils sont habitués.

STRUCTURE DE TRAVAIL : 1° - Les Européens et les Asiatiques occupent la plupart des emplois spécialisés. Les Africains, pour y accéder, devraient parler anglais et jouir d'une certaine culture. La faiblesse des salaires, leur propre instabilité, et l'impossibilité d'acquérir une formation professionnelle semblent former, pour eux, un cercle vicieux.

2° - Il y a peu de contacts entre travailleurs et employeurs. Ceci tient à la hiérarchisation de l'organisation des entreprises, et aux différences de pensée et de langage ; la coupure existe entre les Africains eux-mêmes : les Ganda, plus acculturés que les autres ethnies, fournissent la majorité des représentants aux comités d'entreprise.

3° - Pour la masse des travailleurs africains, les revenus tirés de la vente des produits agricoles sont plus importants que les salaires. Les autorités se sont efforcées de les relever ; en fait, un salaire minimum a été fixé à Kampala et à Jinja, en 1950 seulement, et depuis aucune mesure n'a été prise. Pour un travail égal, un ouvrier plus résistant physiquement est mieux payé qu'un autre ouvrier. Chaque groupe ethnique s'efforce d'occuper tous les emplois dans une même entreprise ou dans un même corps de métier ; un ouvrier d'une origine différente de celles des ouvriers en place, entre difficilement ou avec un salaire inférieur dans une entreprise. Pour ce genre de raisons, il peut y avoir 55% d'écart entre deux salaires correspondant au même travail.

4° - Le problème majeur, pour les employeurs et pour les salariés, reste l'inefficacité du travail salarié, liée à l'instabilité des travailleurs. Elle persiste parce que :

- les travailleurs salariés travaillent seulement pour gagner ce qui leur est nécessaire sur le moment, sans vouloir gagner plus d'argent.
- une période de travail en ville est considérée comme un rite d'initiation à la vie adulte, dans certains groupes ethniques.
- les salaires sont très bas et les conditions de vie en ville très difficiles (logement, nourriture, transports etc). Mais il n'est même pas sûr qu'une amélioration des conditions de vie accroîtrait la stabilité des travailleurs.
- les salariés urbains, soumis à un contexte traditionnel rigide, hésitent souvent à abandonner une exploitation agricole, qui est la terre de leurs ancêtres, bien indivisible. Celle-ci représente en outre, pour eux, la sécurité.

Mais seule l'enquête directe permettrait de distinguer ceux qui quittent leur emploi pour un autre emploi, de ceux qui quittent pour rentrer chez eux, et d'approfondir cette analyse.

L'industrie s'est effectivement développée, mais n'a pas fait naître de prolétariat. Le coût moyen du travail non spécialisé reste très élevé et l'instabilité des travailleurs persiste. La majorité des ruraux qui viennent travailler en ville, ne s'installent pas définitivement.

ROVE David : Population patterns - their impact on regional planning.
Kumasi, juillet 1963, University of Science and Technology,
Building Research Group, "Planning Research Studies" n°1,
43 p., tableaux, cartes.

IDENTIFICATION DU TRAVAIL : cette étude a été rédigée d'après les travaux d'une équipe du Bulding Research Group, eux-même destinés à la Mission de Planification Régionale des Nations-Unies en 1962. Pour les relations villes-campagnes elle n'est qu'une étude de base, dont certains points devraient être approfondis par d'autres études.

DOCUMENTATION UTILISEE POUR L'ETUDE : recensement de 1960

METHODE :

Les cartes de densité de population et des mouvements migratoires : elles sont fondées sur les données statistiques par "conseils locaux" (local councils, unités administratives de base), chacun étant considéré dans son ensemble. Il y a 69 conseils locaux, dont 15 urbains et 54 ruraux ; la plupart ont entre 50.000 et 150.000 habitants.

La définition de la ville : alors qu'au point de vue administratif, 15 conseils seulement sont urbains, dans cette étude, les 98 agglomérations de plus de 5.000 habitants sont considérées comme des villes. Mais certains périmètres urbains comprennent des espaces non-urbanisés, et il faut se référer à la "Planing Research Study" n°2 (résumée partiellement dans le Bulletin de Liaison n° 5, juin 1966) pour une analyse plus fine des villes.

DONNEES DEMOGRAPHIQUES : MILIEU URBAIN : 750.000 habitants sont recensés comme citadins, soit 25 % de la population totale. 10 villes seulement sur 98 ont plus de 20.000 habitants. Accra, Kumasi et Sekondi-Takoradi en ont 650.000 à elles trois.

"Répartition déséquilibrée des centres urbains à la fois quant à la taille et à la localisation". Le triangle-Accra-Kumasi-Takoradi comprend la 1/2 de la population, les 3/5 des villes, les 4/5 des citadins, et au point de vue économique, la plupart des mines, plus de la moitié du cacao, les 4/5 des ports ; le haut degré de développement de l'économie monétaire, la densité de population élevée et les fonctions spécifiques des villes sont interdépendants.

MILIEU URBAIN : les districts ruraux sont :

- soit de forte densité de population, et d'émigration, dans les vieilles régions cacaoyères (Akwapin et Ashanti du Sud) ; sur la frange côtière ; dans l'Upper Region, pauvre et surpeuplée.

- soit de faible densité de population, et d'immigration, dans les nouvelles régions cacaoyères (Ashanti de l'Ouest et Brong-Ahafo), dans la Western Region (forêt, mines, cacao), et dans la grande bande de peuplement dispersé, mais de sol potentiellement productif du bassin de la Volta.

POPULATION ACTIVE : D'après le recensement de 1960, il y avait 1.500.000 salariés, dont 1.000.000 dans l'agriculture, la forêt et la pêche. En fait, parmi les artisans et commerçants citadins, beaucoup ont aussi une activité agricole.

MIGRATIONS : Elles sont analysées essentiellement à l'aide des taux de masculinité par région, puisque les hommes migrent plus que les femmes. Les régions à faible taux de masculinité sont des régions d'immigration, et celles à fort taux de masculinité sont des régions d'émigration.

Ceci est à nuancer. Par exemple, les migrations temporaires peuvent modifier en apparence la sex-ratio de régions entre lesquelles les échanges sont constants ; le taux de masculinité est normalement plus élevé dans les régions minières que dans les villes aux fonctions diversifiées ; la structure de la population par âge aussi est importante : on sait, par exemple, que dans l'Upper Région, à Lawra il y a 61 hommes pour 100 femmes, et à Frafra 59 hommes pour 100 femmes ; et que la faiblesse réelle du taux de masculinité est certainement encore plus grande puisque les garçons sont en surnombre dans la classe d'âge 5 à 14 ans.

LES MIGRATIONS LOCALES : 24 % des femmes et 18 % des hommes sont recensés hors de leur lieu de naissance ; les femmes vivent au lieu d'origine de leur mari.

LES MIGRATIONS INTERREGIONALES : concernent plus les hommes que les femmes. La proportion d'étrangers est plus élevée que la moyenne, dans les villes.

Les migrations à longue distance sont plus importantes, plus fréquentes que les migrations à courte distance.

Les mouvements de population sont drainés par le réseau de communications.

VILLE ET ORGANISATION DE LA VIE REGIONALE : "Le Ghana est maintenant sur le point d'entrer dans un nouveau stade de développement - le remplacement des économies coloniale et de subsistance par une économie agricole et industrielle desservant un marché national. Ce changement sera accompagné d'une croissance considérable de la population urbaine due principalement à la population immigrant des villages pour occuper un nombre d'emplois croissant en ville. Il faut éviter deux dangers pour mener à bien la transformation de l'économie" : concentrer les nouveaux équipements dans les grandes villes déjà bien constituées, répartir les nouveaux équipements dans un grand nombre de petites villes. Le gouvernement doit choisir un certain nombre de centres pour le développement de l'industrie, du commerce, de l'administration et des services sociaux.

LA PREMIERE DES CONCLUSIONS à tirer de l'étude des données démographiques est donc la nécessité d'une planification. En effet les mouvements migratoires concernent deux cinquièmes de la population. Il faut canaliser ces mouvements, éventuellement dans des directions nouvelles, pour une répartition régionale équilibrée.

MUKWAYA A.B. : "The marketing of staple foods in Kampala, Uganda", in Markets in Africa, publié sous la direction de Bohannan Paul et Dalton Georges, Northwestern University Press, 1962, pp. 643-666, tableaux.

IDENTIFICATION DU TRAVAIL : cet article est consacré à l'approvisionnement de Kampala en produits vivriers. L'auteur y décrit donc la ville, comme élément de pénétration de l'économie monétaire en milieu rural. Il inventorie les types de production et de commercialisation des principaux produits vivriers consommés à Kampala et parle des marchés urbains (aspect que nous ne retiendrons pas dans ces notes).

DOCUMENTATION UTILISEE POUR L'ETUDE :

- entrevues de cultivateurs
- livres d'achats d'intermédiaires commerciaux (books of traders)
- tableaux d'enquêtes sur les marchés de Kampala : quantité, valeur et origine des produits vendus, prix de détail.

SIGNALEE DANS L'ETUDE :

- études (surveys) antérieures à celles de l'auteur et du même type (ORAM 1952).
- quelques références bibliographiques.

TYPES DE ZONES D'APPROVISIONNEMENT.

1° Dans le périmètre urbain, les citadins cultivent des jardins pour leur propre subsistance, soit des parcelles situées dans les faubourgs, soit de petites exploitations des environs, qui leur servent aussi de résidence. La production de ces jardins représente plus de la moitié, probablement les deux-tiers, de la consommation urbaine de produits alimentaires.

2° Dans le reste du pays, les paysans se sont adaptés à l'économie du marché en commercialisant une partie de leur production. Le surplus destiné à la vente est dû à :

- l'utilisation de main d'oeuvre, femmes et immigrants.
- la culture de terres inoccupées auparavant, le comté de Bugerere par exemple.
- la diversification des plantes cultivées. Le coton cultivé (depuis les années 1900) en 1ère saison, permet une culture alimentaire de 2ème saison. La banane plantain est la principale plante commercialisée dans le Nord-Kyagwe et dans le Bugerere depuis les années 40, quelquefois en concurrence avec le café.

Les bananiers ne donnent de fruits qu'à partir de la troisième année après la plantation.

Une partie de la production est donnée en paiement aux ouvriers.

La taille des unités de production varie beaucoup ; elles sont petites aux environs de Kampala, parce que les sols sont épuisés et parce que la banane plantain est moins recherchée sur le marché ; elles font 2,4 ha environ dans le Nord-Kyagwe et dans le Bugerere.

Dans le Gombolola de Mumyaka, entre janvier et avril 1954, 48 producteurs approvisionnaient un commerçant, 6 seulement le faisaient régulièrement ; chacun fournissait en moyenne 32 régimes, soit 450 kg, par mois. C'est peu,

mais la production doit être écoulee rapidement à cause de sa fragilité (dans le délai d'un mois), et une production plus importante serait peut-être plus difficilement commercialisable.

La patate douce est cultivée dans un rayon de 16 à 24 km autour de Kampala, c'est-à-dire le rayon d'action d'un cycliste.

Elle est cultivée en alternance avec du coton ou du maïs, sur de petites parcelles de moins de 2 ha ; le coût de la production se réduit donc à la confection des buttes ; le rendement est de 7,5 à 15 t/ha.

COMMERCIALISATION :

En Afrique de l'est, contrairement à ce qui se passe en Afrique de l'ouest, le commerce est rarement aux mains des indigènes ; il est très souvent laissé aux Indiens. Par contre, l'approvisionnement de la population africaine de Kampala en produits alimentaires de base est réalisé par des Africains et "s'est développé comme une réponse purement africaine à la croissance d'un marché urbain".

BANANE PLANTAIN : 1° Transport : si la commercialisation est bien organisée, et s'il y a de bonnes routes, le producteur et le commerçant qui possède ou loue un camion, s'entendent sur les quantités à livrer. Les fruits sont vendus sur l'arbre. Les régimes sont coupés par les soins du producteur ou du commerçant, le jour suivant. Et la collecte est faite par camion.

2° Intermédiaires commerciaux :

- des fermiers-commerçants achètent la production des petits fermiers autour de leur propre exploitation
- des commerçants-transporteurs vivent généralement dans la région de production. S'ils habitent en ville, ils ne s'intéressent qu'épisodiquement au trafic de la banane plantain.
- très près de Kampala, la collecte est faite par des cyclistes qui recherchent aussi d'autres produits. Ils transportent jusqu'à 5 régimes à la fois et vendent directement aux consommateurs.

3° Vente en ville : les commerçants n'y pratiquent pas le crédit ou seulement dans les périodes de surproduction, pour quelques heures ou pour la journée. Le nombre d'intermédiaires est très grand, la banane passe d'un détaillant à l'autre. Les quantités vendues par détaillant sont très faibles ; en février 1954, au marché Katwé, 17 détaillants ont vendu, en moyenne, chacun 6 régimes par jour. Les tractations sont compliquées entre le commerçant-transporteur et le commerçant-grossiste qui espère retirer 50 à 100% de bénéfice de son achat.

PATATE DOUCE : le rôle du producteur de patate douce varie :

- il est aussi le transporteur (à bicyclette)
- ou il possède la bicyclette, mais paie un homme pour le transport et pour la vente.
- ou il paie le transporteur et n'est même pas propriétaire du moyen de transport (toujours la bicyclette).
- ou il vend la récolte sur pied, ce qui est hautement spéculatif, car le volume de la récolte ne peut être évalué qu'après coup.

PRODUITS DIVERS : Excepté pour le manioc et pour la patate douce, le producteur est rarement en contact direct avec le consommateur.

En ville-même, il y a une vingtaine de marchés pour la vente à la fois en gros et au détail, ce qui permet une réduction des coûts (capital, commercial, transport).

Sur tous les marchés on trouve du poisson frais et sec, de la viande de boeuf et de chèvre, banane, patate douce, manioc, maïs, haricot, pomme de terre, oignons, oranges, tomates, arachide et papaye. La variété des produits sur un marché croît en fonction du nombre d'acheteurs non-africains.

COÛTS :

TRANSPORT : le coût du transport par camion loué est assez élevé : 1,19 \$/1,6 km (1 mile) pour un vieux 3 T, et 64 Cents/1,6 km (1 mile) pour un 5 T neuf. Mais la collecte et le transport des bananes prennent beaucoup de temps ; il faut une journée pour parcourir 100 à 160 km, dont 100 avec chargement.

VENTE EN VILLE : les mécanismes de vente et les bénéfices réalisés sur les marchés, expliqués par l'auteur dans son article, ne sont pas exposés dans ces notes.

Les variations de prix y sont horaires, quotidiennes et périodiques.

Le coût d'un produit se décompose en coût de production, coût de transport et coût de vente.

Pour la banane :

	% prix détail allant au producteur	% prix détail allant au transporteur	% prix détail allant au grossiste	% prix détail allant au détaillant	% prix déta. en shilling par régime
juin 1952	29,8	40,3	12,3	17,5	2,85
juin 1953	50,1	15,0	13,4	21,7	6,00
sept 1953	53,2	13,3	13,3	20,0	7,50
fev. 1954	44,4	20,0	11,1	24,4	4,50

La montée des prix profite tout de suite au producteur. Les prix à Kampala sont d'ailleurs connus le jour même dans les régions de production. La marge bénéficiaire des grossistes et des détaillants est faible. C'est le facteur transport qui joue le plus pour le coût d'un produit. L'amélioration des transports aurait pour conséquence l'extension de la zone d'approvisionnement de Kampala et la stabilisation de l'approvisionnement lui-même.

EVOLUTION DE L'APPROVISIONNEMENT DE KAMPALA.

Le problème ne date pas de l'apparition de l'économie monétaire coloniale. Actuellement il est rendu plus aigu par la croissance de la ville.

Le gouvernement a promu la culture du café et du cacao, et ne s'est préoccupé des cultures alimentaires qu'à partir de la guerre. Mais les études manquaient pour savoir dans quel sens les promouvoir. Elles se sont développées en fonction de la demande et des moyens de transport.

La banane plantain représentait 25 % de l'alimentation il y a quelques années. Elle est, en 1953, au 4ème rang des produits consommés à Kampala. Avec l'élévation du niveau de vie, le pain commence à remplacer les produits de base, banane plantain, patate douce et manioc.